

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 18 ET DIMANCHE 19 AVRIL 2015



OLIVIER ZUIDA LE DEVOIR

ÉCOCRITIQUE

Comment la nature pousse dans le roman québécois

L'écocritique? C'est une façon de lire les textes en portant attention aux questions environnementales. Ce courant analytique, d'abord américain puis surtout anglo, pollinise désormais d'autres littératures, à mesure que le souci écologique augmente au thermomètre des préoccupations mondiales. Regard sur la manière dont la nature pousse dans le roman québécois.

CATHERINE LALONDE

L'écocritique est née dans la mouvance du *nature writing*, des analyses de ce genre inclassable, hybride, marqué par les précurseurs Lawrence Buell, Ralph Waldo Emerson, John Burroughs, poursuivi par les Jim Harrison, David Vann ou Dan O'Brien. Entre observations, réflexions philosophiques, écrits intimes, remarques scientifiques, entre essai et fiction, ces livres sont inspirés, imprégnés même de la nature.

Ce regard critique se pose désormais sur toute œuvre. La docte Isabelle scrute de cette loupe le roman québécois. « Je pense que la question de la nature a souvent été écartée parce que vue comme quelque chose de naïf, de mièvre; ou à l'opposé comme étant trop engagée, trop chargée idéologiquement. Mais c'est présent dans beaucoup d'œuvres. Chez Saint-Denis Garneau, par exemple: dans ses journaux, ses lettres, il est à Sainte-Catherine dans sa maison de campagne, il regarde par la fenêtre, il y a ce lien au réel, à l'environnement... La question de la nature dans son œuvre est centrale. »

Isabel a longtemps hésité entre l'environnement et la littérature, jusqu'à « décrocher » un court moment après son bac pour travailler dans une ferme. « J'ai finalement décidé que je ne voulais pas choisir », dit la chargée de cours à l'École d'environnement de McGill, qui achève son mémoire.

Ici, l'écocritique peut débiter après le roman du terroir, où la nature n'est que paysage. « Ce roman a été teinté par l'agriculturalisme, le catholicisme — qui faisait de l'agriculture la vocation canadienne-française —, l'antiétatisme — on s'opposait beaucoup à l'industrialisation, dans le clergé et dans l'élite. Souvent, la terre est le décor, un acquis. Le champ est "l'état idéal". Les romans régionalistes qui vont suivre se développent beaucoup en réaction à l'industrialisation et à l'uniformisation, en faisant ressortir les particularités des différents lieux, et leur culture — nature et culture deviennent indissociables. » Marie-Victorin, Damas Potvin, Blanche Lamontagne commencent à examiner la nature. « Ils la font valoir, la nature: les éléments

environnementaux deviennent essentiels à la définition. Ce qui apparaît là, c'est aussi un discours scientifique dans le roman: les sciences naturelles, la botanique, l'éthologie... C'est une des premières voies par lesquelles le discours environnemental entre en littérature: par le regard scientifique. » On le retrouve bien sûr chez Marie-Victorin (*Récits laurentiens* et *Croquis laurentien*, 1919 et 1920), dans *Nikolski* de Nicolas Dickner (2008), dans *Le soleil des gouffres* du collègue Louis Hamelin (1996) ou encore chez Pierre Morency.

Une autre façon qu'a la nature de germer entre les pages, c'est par le « sentiment du lieu », le rapport au réel, la place de l'humain dans le monde, l'opposition du local au global. Mariève

Isabel nomme les œuvres de *nature writing* québécoises. Comme *Le monde sur le flanc de la truite* (1997), où Robert Lalonde « réfléchit sur notre rapport à la nature. Ça demeure tout de même de la fiction. Comme je l'ai entendu dire: "Quand j'écris que je suis à la chasse avec mon chien, à terre en train de viser un canard, en fait je suis chez nous à ma table de travail à Montréal..." Il y a toute cette idée de représentation du réel ». S'y glisse encore le travail de Louis Hamelin, « important autant par ses critiques que par ses livres », Pierre Monette, Jean-Pierre Issenhuth, Jean Désy, Jean Provencher, et même *Cet été qui chantait* (1972) de Gabrielle Roy.



Robert Lalonde



Gabrielle Roy

Terres d'Amérique

Sur un territoire semblable, un même lieu, ne devrait-on pas s'attendre à ce que les littératures qui s'en inspirent, celles d'Amérique du Nord, s'apparentent? « Avec l'indépendance, les Américains se sont beaucoup tournés vers le territoire, alors qu'ici on l'a renié pour se concentrer sur les valeurs catholiques françaises. Quand *Last of the Mohican* [1826] de James Fenimore Cooper est sorti ici, Octave Crémazie a dit qu'il était trop tard pour qu'on fasse de la grande nature sauvage notre thème littéraire, puisque les Américains l'avaient pris, et qu'il fallait se concentrer sur l'agriculture. À la limite, ici, la nature est hostile, comme dans *Maria Chapdelaine* [1913] où elle bouffe les personnages. Alors qu'elle fera la marque des États-Unis. » Autre différence: la frontière nordique, moins tangible que les océans, qui semble au Québec reculer sur un territoire hostile, presque infini.

Germent ensuite les préoccupations « environnementalistes », incluant la justice environnementale, comme dans *L'isle au dragon* (1976),

VOIR PAGE F 4 : ÉCOCRITIQUE



PLANÈTE VERTE



Les prophètes du fjord de l'Éternité: un livre de feu et de glace

Page F 5



L'appel à la dissidence de Jean Larose

Page F 6

LIVRES

NOUVELLE COLLECTION

Des bios québécoises pour jeunes

LOUIS CORNELLIER

Écrire de bons livres pour les jeunes est un art difficile. Il exige de viser la simplicité en évitant le simplisme et de présenter un contenu substantiel, qui captive, sans tomber dans la surcharge. Les jeunes, souvent, aiment lire, mais sont rarement patients. À l'ère numérique, conserver leur attention est un défi.

Cet exercice devient encore plus difficile si on souhaite aussi instruire ces jeunes lecteurs, qui ne lisent pas par devoir, mais pour le plaisir. La nouvelle collection « Raconte-moi », lancée pour les 9 à 12 ans par les éditions Petit homme, la division jeunesse des éditions de l'Homme, veut relever ce défi en publiant des biographies de personnalités québécoises. Cette saison, quatre titres sont proposés. On peut déjà prévoir que ceux qui sont consacrés à Carey Price et à Marie-Mai seront les plus populaires, à cause de leur sujet.

Journaliste sportif au *Journal de Montréal*, Jean-François Chaumont connaît bien le gardien de but du Canadien de Montréal. En 2013, pour son journal, il s'est rendu à Anahim Lake, le village d'origine de Price, en Colombie-Britannique, pour réaliser un grand reportage. Joliment écrite, sa petite bio du célèbre athlète ravira les jeunes amateurs de hockey.

L'histoire de Price, en effet, est inspirante. Membre de la nation autochtone ulkatcho, originaire d'un endroit pauvre et éloigné des grands centres, le jeune Price ne pouvait, au fond, que rêver de jouer un jour dans la grande ligue. Or, miracle, il a réussi. Chaumont, en retraçant son parcours, signe peut-être la plus efficace des quatre biographies dont il est ici question. On se serait passé, toutefois, de la phrase de conclusion selon laquelle « il n'y a rien d'impossible quand on y croit réellement ». C'est faux, évidemment. Le rêve américain ne se réalise pas souvent.

Marie-Mai et Elvis

Journaliste *people* chez Québecor Média, Patrick Delisle-Crevier raconte, pour sa part, l'ascension de la chanteuse Marie-Mai vers les sommets du showbiz québécois. Il nous apprend que la jeune fille originaire de Varennes a eu des difficultés à l'école — elle avait un trouble de déficit d'attention et était victime d'intimidation — et souhaitait, dès l'enfance, devenir chanteuse. Révélée par *Star Académie* en 2003, elle obtiendra, par la suite, le succès qu'on connaît. Tant mieux pour elle.

Le problème, ici, est que Marie-Mai a quelque chose d'Elvis Grattton. Son univers, en effet, est caractérisé par le « *think big* » québécois incarné par le personnage de Falardeau. Marie-Mai, par exemple, se fiance à New York et se marie à Hawaï. Lors de cette célébration, son mari lui compose une chanson... en anglais. Pour marquer les grands moments de sa vie, la chanteuse se fait tatouer des formules... en anglais (« *better together* », « *done that* »). Sa vision du monde se résume à un cliché repris par sa mère: « *Quand on veut, on peut.* » Un exemple pour la jeunesse? Delisle-Crevier, très complaisant, semble le croire. On peut avoir des critères plus exigeants.

Raconter à des jeunes l'aven-

ture des Nordiques de Québec, une équipe qui n'existe plus depuis 1995, n'est pas chose facile. Le public cible de cette collection n'était pas encore né quand l'organisation a quitté le Québec. L'affaire exige donc une mise en contexte. Journaliste sportif au *Journal de Québec*, Albert Ladouceur, avec l'aide de Benoît Clairoux, le spécialiste des Nordiques, s'acquitte bien de sa mission.

Il crée le personnage de « *l'oncle Maurice* » pour relater certains exploits de l'équipe, « *qui a toujours été prête à offrir une première chance* [aux joueurs et entraîneurs francophones] » et faire des liens entre le présent et le passé. Même les vieux fans des Nordiques prendront plaisir à replonger dans cette histoire.

Ce livre, par ailleurs, est le seul des quatre à contenir une petite faute de français. Il utilise, en effet, le calque « *signer un joueur* » au lieu d'employer les formules correctes « *faire signer un contrat* » ou « *engager* ».

Lévesque comme inspiration

Karine R. Nadeau a hérité de la mission la plus exigeante: raconter René Lévesque. Pour un jeune lecteur québécois, la vie du plus grand premier ministre de notre histoire s'est déroulée dans un autre monde. À dix ans, l'histoire et la politique nous sont généralement étrangères.

Nadeau, pourtant, raconte presque tout: l'enfance en Gaspésie, les études, les années de journalisme, les mariages, l'entrée en politique, la nationalisation de l'électricité, le virage souverainiste, la Crise d'octobre, la nuit des longs couteaux, la démission en 1985 et la mort en 1987. Quand il le faut, elle explique des notions (bilinguisme, camps de concentration, vulgarisation, syndicat, Révolution tranquille).

L'amalgame entre le style très simple, voire enfantin, du livre et un contenu aussi riche et complexe fait parfois naître chez le lecteur adulte une impression de bizarrerie, mais le résultat est surprenant. Les jeunes lecteurs de cette bio auront besoin de l'accompagnement de leurs professeurs et parents pour tout remettre en contexte, mais ils sortiront grandement édifiés de cette lecture.

Permettons-nous de rêver: si on faisait de ce livre une lecture obligatoire pour tous les enfants du Québec, en fin d'école primaire, ces derniers découvriraient que leur nation a déjà eu des hommes politiques d'envergure. Ça donnerait peut-être le goût à ces citoyens en herbe de s'en inspirer et de lire, dans quelques années, la grande biographie de Lévesque signée Pierre Godin.

Collaborateur
Le Devoir

RACONTE-MOI
CAREY PRICE

Jean-François Chaumont

RACONTE-MOI MARIE-MAI

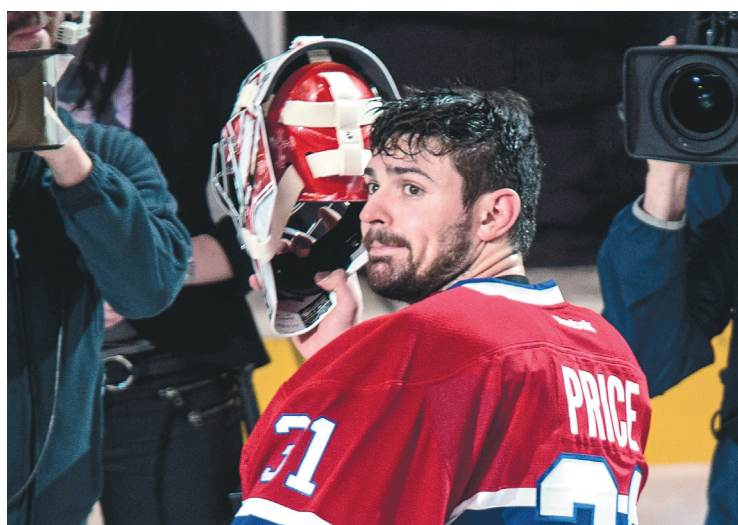
Patrick Delisle-Crevier

RACONTE-MOI
LES NORDIQUES

Albert Ladouceur

RACONTE-MOI RENÉ
LÉVESQUE

Karine R. Nadeau
Petit homme
Montréal, 2015, 144 pages
pour les trois premiers
et 136 pages pour le dernier



Carey Price

PAUL CHIASSON LA PRESSE CANADIENNE



Marie-Mai

ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR



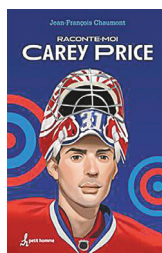
René Lévesque

TÉLÉ-QUÉBEC



Quelques fans des Nordiques

JACQUES BOISSINOT LA PRESSE CANADIENNE



LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Chasse aux fantômes

CHRISTIAN DESMEULES

En Allemagne, au début des années 1980, Dietrich Meinhart (Dirk, pour les rares intimes) et Rita Kohlweiss, nés tous les deux durant le *Wirtschaftswunder*, le « miracle économique » de l'après-guerre, tombent amoureux. Elle poursuivait des études littéraires quand elle a été happée par ses yeux verts (ou plutôt « *tsavorite* »). Il terminait des études juridiques, sans attaches et sans famille.

Dirk aime Rita, mais il ne veut pas d'enfant, c'est la « *seule condition préalable à leur union* ».

Trente-deux ans plus tard, ils ont depuis déjà longtemps des vies parallèles. Rita est directrice de l'équipe de lecteurs du plus important éditeur de Hambourg. Dirk, lui, est devenu un gros bonnet au ministère de la Culture. C'est aussi un alcoolique qui se détruit lentement le foie à coup de beuveries épisodiques.

Contre toute attente, ils ont eu deux enfants et sont déjà grands-parents. Le « *pacte* » n'a pas été respecté et ces naissances rapprochées ont peut-être même accéléré la déchéance de Dirk, qui mourra dès les premières pages du neuvième roman de Hans-Jürgen Greif, *Le photographe d'ombres*. Après *La colère du faucon* (L'Instant même, 2013), l'auteur de *Solistes* et *d'Orfeo* (L'Instant même, 1997 et 2003), né à Völklingen en 1941, situe une fois de plus sa fiction en Allemagne.

Secrets

Surpris un jour par sa femme en train de photographier un petit garçon dans la rue, Dirk lui avait avoué qu'il éprouvait le « *besoin de fixer l'innocence et la confiance dans le regard d'un enfant* », refusant toutefois de montrer à Rita (ou même à quiconque) des photos, dit-il, qui ne parlent qu'à lui...

Collaborateur
Le Devoir

LE PHOTOGRAPHE
D'OMBRES

Hans-Jürgen Greif
L'Instant même
Québec, 2015, 192 pages

SALON DU LIVRE DE LA CÔTE-NORD

Pour petits et grands

DOMINIC TARDIF

Vous avez huit ou neuf ans et vous sillonnez avec vos camarades de classe les kiosques débordant d'albums colorés et de romans aux titres intrigants d'un salon du livre. Vous n'avez pas un rond dans les poches de votre salopette. Avec quoi rentrez-vous à la maison le soir venu? Avec une pile de signets dédiacés?

« *Ça ne se passe pas comme ça au Salon du livre de la Côte-Nord!* », s'exclame au bout du fil la directrice générale, Mélanie Devost. Pour une quatrième année, l'initiative « *Choisis ton livre!* » offre la chance à 300 élèves des écoles de la région de placer dans leur sac à dos un des titres d'un auteur jeunesse présent lors de l'événement. L'idée, réalisée grâce au portefeuille du Club Optimiste local, sourirait autant aux enfants qu'aux éditeurs.

« *C'est vraiment notre mission de faire la promotion de la lecture chez les jeunes. Nous sommes un salon très familial* », poursuit M^{me} Devost, en précisant que les grands enfants trouveront aussi leur compte en passant « *Du Salon à la chambre!* », thème d'une soirée de lectures grivoises organisée hors les murs au Centre des congrès (vendredi, 21 h 30). L'invitation n'est peut-être pas exactement à prendre au pied de la lettre (désolé...), mais Patrick Senécal, Claudia Laroche, Roxanne Bouchard, Tristan Demers, Geneviève Lefebvre et Stéphane Dompierre ont la réputation de ne pas avoir peur des propos salés.

Activités

Ce dernier, qui dirigeait l'an dernier chez Québec Amérique l'ouvrage *Nu*, échangera avec quelques collègues auteurs samedi à 15 h 45 au cours d'une table ronde tout simplement baptisée « *Les collectifs* ». On tentera à cette occasion de comprendre pourquoi les livres écrits à plusieurs mains pullulent ces temps-ci. Aline

Apostolska et Claudia Laroche, qui signaient chacune un titre de la série de quatre romans *Vol 459* parue chez VLB cet automne, apporteront leurs lumières à la réflexion.

Parmi ceux qui se livreront à l'exercice de la grande entrevue, nommons la multicouronnée Andrée A. Michaud (dimanche, 12 h) ainsi que le globe-trotteur Deni Béchard (samedi, 10 h 45). L'ami des primates racontera aussi le lendemain à 10 h 15, au cours d'une conférence, les péripéties africaines qu'il a entreprises en amont de la rédaction de son essai-récit *Des bonobos et des hommes* (Ecosociété). L'ubiquitaire Claudia Laroche tentera d'arracher des confidences au prolifique président d'honneur Patrick Senécal (samedi, 13 h 30), « *un éternel ami du Salon* ».

Plus de 70 auteurs se muscleront les avant-bras en signant des livres, un record selon la directrice. « *Plusieurs éditeurs qui ne participaient pas habituellement se sont déplacés l'an dernier pour notre 30^e anniversaire et ont décidé de revenir.* »

Toujours côté statistiques: 18 auteurs nord-côtiers retrouveront leur nom dans le programme de ce salon qui se revendique d'une région et non pas d'une ville, pour la simple et bonne raison qu'il appartient à la Côte-Nord au complet. Des 9300 visiteurs qui ont passé le tourniquet l'an dernier, « *plusieurs arrivaient d'Havre-Saint-Pierre, à deux heures et demie de route à l'est de Sept-Îles, ou de Baie-Comeau, à deux heures et demie de route à l'ouest. Ça vient de Tadoussac, de Blanc-Sablon, de partout.* »

Le Salon se rend même jusqu'à ceux qui ne pourront pas y venir: des conférences d'écrivains seront retransmises par vidéoconférence dans certaines écoles de la Basse-Côte-Nord.

Collaborateur
Le Devoir

Au cégep de Sept-Îles du 23 au 26 avril

Edmond Dziembowski
LA GUERRE DE SEPT ANS
1756-1763

SEPTENTRION.QC.CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

Conférence-lancement
Le Temps des bâtisseurs

Avec
LOUIS CARON
auteur

Mercredi 22 avril 19 h 30
Entrée libre

Librairie indépendante de quartier
2653 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585

Paulines
SODEC

LITTÉRATURE

ESSAI POÉTIQUE

Daniel Lavoie
en quête de sens

HUGUES CORRIVEAU

« Une modulation lente de langue. Un hurlement postmoderne avec des notes de lune qui allument le ciel », voilà l'aspect que prend la parole de Daniel Lavoie qui cherche, circonspection oblige, à donner sens à sa vie, incarnée sur une terre si précaire qu'elle tremble dans l'espace habitable où elle tourne.

Daniel Lavoie se fait observateur de la dérive contemporaine et s'accroche au moindre mot, à la moindre image qui pourrait sauver le monde d'un désespoir qui en assombrit la beauté. Il lui faut la trouver dans les lieux les plus reculés: « Il y a des planètes où un nuage qui se frotte aux aiguilles d'un pin, au fond d'un ravin, y trouve un plaisir si intense que ça lui arrache des larmes. // Et alors? Il pleut. »

Offerts à la fois comme réflexions, contes pas sages, apophtegmes, descriptions ou poèmes, les textes qui constituent cet ouvrage imposent tous une parole réfléchie et trempée à une subversion douce: « Les idéologues bavent à la bouteille. Ils rotent dans le pouding comme des malotrus. Les idéologues crissent dans leur soupe comme des crotales. Ils pissent dans le ciment pour qu'il soit encore plus dur, et le sang dégoutte comme un dégueulis de leurs crocs jeunes pourris de loup-garou. Crachats de grenouille. Fiente de hibou. »

Grain de violoncelle

Le talent d'écrivain de Daniel Lavoie ne fait aucun doute,

et son goût de jouer avec la langue fait merveille. Il pense et sait comment transmettre cette vivacité d'esprit qui lui permet de remettre en question la moindre évidence. Conscient du temps qui passe, il en fait l'un des moteurs de son propos, voyant en son déferlement l'image même des heurs et malheurs contemporains comme d'un espoir forcené en ce que la vie trouve à s'incarner dans le moindre souffle lumineux. Et de ce qui nous attend, « la perspective est serrée et la fin surprend. Comme un grain de violoncelle ».

À partir du microcosme des particules jusque dans les confins du big bang, le poète penseur trouve à réfléchir sur l'évolution et l'inéluctable: « Au début. Quand cette planète n'était qu'un sexe nu. De roche, de feu. Quand la matière cherchait sa raison de matière. Elle était chaude et impatiente. // Dans les nuages de soufre et d'ammoniaque, il y avait le chaos. Dans sa sagesse de vieux chaos, le vieux chaos savait. »

Il y a là une forme de sagesse qui ne se renie jamais. Une tranquille présomption que la vie bat toujours sous le laid insufflé à ces mots une part belle d'espoir, malgré tout, que, se sachant fragile, on puisse réagir au son passant du tendre.

Collaborateur
Le Devoir

PARTICULARITÉS

Daniel Lavoie
Éditions des Plaines
Saint-Boniface, 2015, 104 pages



PLANÈTE
VERTE

ROMAN QUÉBÉCOIS

Portrait de lâcheté

DANIELLE LAURIN

Sèna: deuxième roman de Françoise de Luca après *Pascale* (Varia, 2003), déchirante histoire d'une amitié trahie qui a valu à cette auteure d'origine italienne, longtemps établie en France et installée au Québec depuis 15 ans, d'être finaliste au prix Anne-Hébert et au Prix des libraires.

Cinq ans plus tard, il y a eu un recueil de nouvelles tissé comme de la dentelle: *Vingt-quatre mille baisers* (Marchand de feuilles). C'était en 2008. Puis, sauf pour un roman jeunesse, plus rien à se mettre sous la dent de la part de cette auteure au style raffiné mais jamais ampoulé, qui ne craint pas l'intensité mais se refuse à la surenchère émotionnelle.

Françoise de Luca n'hésite pas à aller au fond des choses, au fond des êtres et de leurs contradictions, de leur dualité. Ça agit comme une lame de fond quand on la lit. C'est encore vrai avec *Sèna*.

Quelque chose en plus cependant. Comme un achèvement dans la maîtrise narrative, dans la façon de mettre les morceaux de l'histoire ensemble, de les faire résonner.

« Tu n'es plus un voyageur. » Dès la première phrase, cette césure, cet avant et cet après. Et ce « tu » qui nous interpelle. Nous serions cet homme, dans une gare? A moins que ce soit le « tu » de quelqu'un qui se parle à lui-même, qui se voit comme un étranger, séparé de lui-même?

« Tu as su que le train partirait sans toi », enchaine Françoise de Luca. Et nous restons avec cet homme, qui n'ira pas rejoindre sa femme, ses parents, dans le sud de la France. Non, il n'ira pas vers la vie dont il ne veut plus, dont il n'a jamais voulu à vrai dire.

Une gare, un livre

Nous restons avec lui, accoudé au bar du mythique restaurant Le Train bleu de la gare de Lyon, un cognac dans les mains, les yeux rivés sur un livre qui changera tout, qui fait que le départ prévu est devenu impossible.

Le lieu importe: « Il fallait un tel lieu pour ton bouleversement. Il fallait un lieu pour le livre, un lieu emblématique et silencieux, pour le toucher, le sentir, pour l'ouvrir et oser te souvenir. »

Sèna N'Dior: le nom sur la couverture du livre pas encore ouvert qui repose sur le



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Françoise de Luca revient avec un deuxième roman, après six ans de silence.

comptoir ravive une blessure ancienne, ouvre une brèche que l'homme a tout fait jusqu'ici pour tenter de refermer, allant jusqu'à se faire croire qu'il y était arrivé. Avec le titre du livre, *Rue étroite*, ce nom-là forme une histoire qu'il ne peut plus refouler: celle de sa lâcheté.

Une fois la mise en place effectuée, c'est cette lâcheté que nous allons revisiter. Sans pour autant arriver directement au cœur du sujet. En croyant s'être un peu perdu en chemin. Quel besoin d'abord de replonger dans l'enfance, d'où cette Sèna est absente?

Mais on finira par comprendre que cette lâcheté vient de plus loin que son histoire d'amour foudroyante avec la belle Sénégalaise rencontrée à l'université, celle qui lui ouvrait les bras dans sa petite chambre de bonne située dans une rue étroite de Strasbourg.

Cela vient effectivement de sa plus tendre enfance, pas tendre du tout à vrai dire. Justement. Appartement austère, sans vie, où la richesse cède le pas à l'affection. Père absent, indifférent au sort de son fils; mère rêche, amère, contrôlante. Heureusement, une éclaircie dans tout cela, une porte de sortie: la voisine, ses jumeaux et son mari, des immigrés italiens qui lui servent en quelque sorte de famille d'adoption. Pendant un temps.

Puis viennent l'adolescence, le début de la vie adulte, le désir d'affranchissement, de liberté. Et l'amour fou qui lui tombe dessus. « *A Strasbourg tu étais vivant, tu étais toi-même. Quand le corps de Sèna était le corps de l'amour avant d'être un corps noir. Quand tu avais oublié d'où tu venais.* »

Recommencer?

Mais encore là, ça ne dure qu'un temps. La dualité fait son chemin, elle fait des ravages. Et la famille n'a pas dit son dernier mot, au contraire. La mère, surtout.

Plus tard, bien plus tard, c'est-à-dire après avoir quitté Le Train bleu pour tenter de rattraper le temps perdu, de recoller les morceaux de sa vie passée et d'identifier les trous noirs qui la parsèment, il constatera à quel point on s'est joué de lui, on l'a manipulé, trompé, trahi. À quel point cela ressemble à un plan machiavélique.

Mais le pire, le pire dans toute cette histoire, c'est qu'il a fini lui-même par abdiquer, par se désavouer. Le pire, c'est sa lâcheté, cette lâcheté annoncée dès le début du livre,

qu'il n'arrive pas à se pardonner, qu'il traîne depuis trop longtemps comme un boulet.

Un mur. Un mur en lui, et autour de lui. C'est ce que cet homme a fini par ériger, comme ses parents avant lui. Et c'est ce qu'il veut à tout prix tenter de déconstruire aujourd'hui. Dans sa vie à lui.

Questions: Est-on condamné à reproduire le comportement, même honni, de ses parents pourtant honnis? Est-ce que la malveillance, le mépris pour les démunis, est-ce que la haine, le racisme s'insinuent à notre insu dans notre inconscient? Est-ce que la lâcheté se transmet?

Autres questions: Peut-on recommencer sa vie sur d'autres bases? Jusqu'à quel âge? Peut-on dire adieu à une vie par défaut? Jusqu'à quand? Et finalement, peut-on se racheter de sa lâcheté? Quand est-il trop tard pour se faire pardonner?

Collaboratrice
Le Devoir

SÈNA

Françoise de Luca
Marchand de feuilles
Montréal, 2015, 208 pages

CRITIQUE

Heeeeeere's Igor!

DOMINIC TARDIF

Stephen King ne s'est jamais fait prier pour pester publiquement, avec plus ou moins de vigueur selon les entrevues, contre *The Shining* de Stanley Kubrick. Peu importe qu'il s'agisse d'un des plus grands films d'horreur de l'histoire du genre (ce qu'il reconnaît lui-même), l'écrivain ne peut supporter le travestissement qu'ont fait subir à son roman le cinéaste et la scénariste Diane Johnson.

Voilà le type d'anecdotes que Mathieu Handfield pioche de la page Wikipédia consacrée au film pour mieux la faire passer à travers le filtre de sa foisonnante et collégienne imagination dans *Igor Grabonstine et le Shining*. « Une histoire de fantômes! Elle a fait de mon livre une histoire de fantômes! Et Kubrick! Il traite mes personnages comme s'ils étaient des insectes! Des fourmis! », s'indigne, après avoir avalé quinze gin tonics, le Stephen King outrancièrement amer et imbibé que l'auteur caricature à partir d'une certaine vérité.

Quelque part entre la glose de geeks et l'uchronie parodique, le troisième roman de l'homme de théâtre raconte un tournage avorté, et complètement fabulé, qui aurait eu lieu avant le véritable tournage de *Shining*. Cet Igor Fedorovich Grabonstine inventé de toutes pièces avait, s'il faut se fier à Handfield, d'abord été retenu par Kubrick pour incarner le personnage de Jack Torrance (que tiendra en réalité Jack Nicholson). Il est, après tout, « l'acteur le plus talentueux de sa génération, de la précédente et sans aucun doute de la suivante ».

Son ascendant sur le plateau, qu'il domine en prince, sera secoué par l'arrivée de Danny Lloyd, enfant au don presque surnaturel pour le jeu plus vrai que vrai, dont s'enfiche toute l'équipe de production. Les conversations par télépathie de Grabonstine avec Scatman Crothers ou avec le fantôme d'un vendeur de

balayeuze ne seront d'aucun conseil. La colère qu'alimente son orgueil meurtri menace de faire pâlir son étoile au firmament des stars du grand écran.

La référence partagée

Igor Grabonstine et le Shining, comme plusieurs des livres des éditions de Ta Mère, carbure au plaisir de l'anecdote pop culturelle malicieusement transfigurée et de la référence partagée. On notera en vrac, parmi les histoires de tournage que transforme Handfield, les clin d'œil aux problèmes de santé et au jeu abominable de l'actrice Shelley Duvall, ainsi qu'à la présence spectrale d'un Kubrick éternellement insatisfait.

Cette posture du remixeur de faits amusants dessine à la fois les forces et les limites du roman, qui n'entretient aucune autre ambition que de tordre la réalité et de faire rire. Handfield y parvient souvent d'ailleurs, grâce à ses digressions échevelées et à ses ruptures bien orchestrées dans une narration qui surjoue pour l'effet comique sa pompe. Les tirades homophobes ou misogynes d'Igor ne servent cependant que le côté bédéesque de l'univers, si bien que la réflexion sur l'égo de l'acteur que permettait d'espérer la prémisse n'est jamais vraiment prise à bras-le-corps.

Un parti pris qui se justifie amplement, si l'on considère la petite quantité de romans humoristiques québécois qui atterrissent ici. D'un point de vue plus macroscopique, *Igor Grabonstine et le Shining* témoigne d'une littérature en transformation qui, sous l'influence d'Internet et de l'atomisation de la culture en une kyrielle de niches, foisonne dans une série de directions difficilement imaginables il y a encore quelques années.

Collaborateur
Le Devoir

IGOR GRABONSTINE

ET LE SHINING
Mathieu Handfield
Éditions de Ta Mère
Montréal, 2014, 168 pages

22 - 26
AVRIL 2015

DANS LE CADRE DE
MÉTROPOLIS BLEU

L'EUROPE
AUTOUR
DU
MONDE

RENCONTRES, CONFÉRENCES,
ATELIERS ET PLUS !

AVEC
FRANCISCO JOSÉ VIEGAS - PORTUGAL
OLGA GRJASNOWA - ALLEMAGNE
MICHELA MURGIA - ITALIE
PATRICK CHAMOISEAU - FRANCE

PROGRAMMATION COMPLÈTE SUR
LISEZLEUROPE.CA

Gaspard LE DEVOIR
PALMARÈS

Du 6 au 12 avril 2015

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSIDENTIEL (NB DE SEMAINES)

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSIDENTIEL (NB DE SEMAINES)
1	Les héritiers d'Enkidiev • Tome 11 Double allégeance	Anne Robillard/Wellan -1/1
2	1967 • Tome 1 L'âme sœur	Jean-Pierre Charland/Hurtubise -1/1
3	La nouvelle vie de Mado Côté, retraitée	Rosette Laberge/Les Éditeurs réunis -1/1
4	Journal d'un disparu	Maxime Landry/Libre Expression 1/9
5	Une deuxième vie • Tome 1 Sous le soleil de minuit	Myéline Gilbert-Dumas/VLB 6/2
6	Tu peux toujours courir	Valérie Chevalier/Hurtubise -1/1
7	La déesse des mouches à feu	Geneviève Pettersen/Quartanier 2/2
8	La promesse des Gélinas • Tome 1 Adèle	France Lorrain/Guy Saint-Jean -1/1
9	Les gardiens de la lumière • Tome 4 Le paradis sur terre	Michel Langlois/Hurtubise 3/5
10	L'épicerie Sansoucy • Tome 2 Les châteaux de cartes	Richard Gougeon/Les Éditeurs réunis 4/6

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSIDENTIEL (NB DE SEMAINES)
1	Instant présent	Guillaume Musso/XO 1/3
2	Elle et lui	Marc Levy/Robert Laffont Versilio 2/9
3	Tu me manques	Harlan Coben/Belfond 5/2
4	L'ombre de Gray Mountain	John Grisham/Lattès -1/1
5	Les ombres de Katyn	Philip Kerr/Du Masque 3/3
6	After • Tome 1 La rencontre	Anna Todd/Homme 4/2
7	Crossfire • Tome 4 Fascine-moi	Sylvia Day/Flammarion Québec 7/9
8	Temps glaciaires	Fred Vargas/Flammarion 6/4
9	Monnaie de sang	Patricia Cornwell/Flammarion Québec 8/4
10	Mr Mercedes	Stephen King/Albin Michel 9/7

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSIDENTIEL (NB DE SEMAINES)
1	La dictature du bonheur	Marie-Claude Élie-Morin/VLB 1/2
2	Walmart. Journal d'un associé	Hugo Meunier/Lux 6/2
3	L'austérité au temps de l'abondance	Collectif/Liberté 5/4
4	11 brefs essais contre l'austérité	Collectif/Somme toute 4/2
5	Jean-François Lépine, sur la ligne de feu	Jean-François Lépine/Libre Expression 3/23
6	La commission Charbonneau. Les aveux d'un système...	Michel Picard/Stanké -1/1
7	Dépossession. Une histoire économique du Québec...	Collectif/Lux -1/1
8	Honoré Beaugrand. La plume et l'épée (1848-1906)	Jean-Philippe Warren/Boréal 9/2
9	666 - Friedrich Nietzsche	Victor-Lévy Beaulieu/Trois-Pistoles 2/3
10	La fin des vaches sacrées. Réflexions sur l'avenir du Québec	Claude Castonguay/La Presse -1/1

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSIDENTIEL (NB DE SEMAINES)
1	Du bonheur. Un voyage philosophique	Frédéric Lenoir/Fayard 1/8
2	Tout peut changer. Capitalisme et changement climatique	Naomi Klein/Lux 2/5
3	Les barbares. Essai sur la mutation	Alessandro Baricco/Gallimard 3/4
4	La CIA et la torture	Dianne Feinstein/Édito 4/4
5	Je suis Charlie. Liberté, j'écris tes mots	Collectif/First Editions -1/1
6	Y a-t-il un grand architecte dans l'univers?	Stephen Hawking/Odile Jacob 8/7
7	L'État islamique. Multinationale de la violence	Loretta Napoleoni/Calmann-Lévy 6/3
8	Jihad academy. Nos erreurs face à l'État islamique	Hénin, Nicolas/Fayard -1/1
9	Soeurs volées	Emmanuelle Walter/Lux 5/2
10	La chair interdite	Diane Ducret/Albin Michel 7/6

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Le mystère de Rembrandt

Dans une fiction biographique consacrée à la maîtresse du peintre, Claude Louis-Combet refait les toiles de Rembrandt.

GUYLAINE MASSOUTRE

Si Rembrandt (1606-1669) est un maître du clair-obscur, dans ses portraits bourgeois ou bibliques, sis dans de puissantes fresques, ses autoportraits sont aussi fameux. On ne connaît pas sa vie pour autant, masquée tant par les bouleversements politiques rapides du Grand Siècle que par l'ombre de ses toiles, trouées d'une lumière jaillissant du dedans.

Encore moins connaît-on ses modèles. Mais se surprendra-t-on à les découvrir intimes, appartenant à sa vie comme sa propre chair ? Lui qui passa si bien d'un visage à l'autre comme au sien, d'une époque à l'autre, d'une religion à l'autre — la protestante et la juive —, de la Bible à l'Âge d'or d'Amsterdam, il a aimé. Un livre le raconte, selon la « mythobiographie » chère à l'auteur, qu'il définit comme « une entreprise d'écriture visant à traiter le matériel autobiographique à partir de ses éléments oniriques et mythologiques ». Or la langue de Louis-Combet est superbe.

Cette époque où un artiste vit de commandes et selon les fortunes guerrières ne prédisposait pas à la gloire de Rembrandt : être le joyau du Rijksmuseum. Ce musée lui consacre en ce moment même une rétrospective de sa maturité. Ses toiles, dont plusieurs proviennent des grands musées de Londres, sont réunies pour la première fois.

On peut y admirer notamment le portrait d'Hendrickje Stoffels (1626-1663), qui fut son modèle et sa maîtresse, cette Bethsabée que raconte Louis-Combet, un écrivain secret et plutôt confidentiel, qui fait penser à Pierre Michon tant sa langue est ciselée, chargée de trésors imagés et de phrases denses.

La muse

« Quand elle posait nue, dans l'atelier, assise sur un monceau de tapis et draperies, Hendrickje n'en revenait pas d'exposer son ventre immense

au regard du Maître et de tous les hôtes de la nuit, cachés dans les recoins... Ainsi commence le récit d'une vision de la chair opulente et sensuelle, tellement féminine, qui unit la servante au travail patient, extrêmement délicat, de la contemplation au toucher artistique.

Tout est atmosphère, violence contenue et fougue transmise dans les couleurs si riches des essences minérales, végétales et huileuses qui prêtent corps au sacré, aux légendes, à l'histoire biblique de Bethsabée et de David dans les *Livres des Rois*.

Hors du monde, la femme offre son consentement sans réserve, et une grâce que Louis-Combet décrit en exaltant la richesse de l'art et l'éblouissement dans lequel le plonge Rembrandt, qui a alors quarante ans, quand Hendrickje en a vingt. L'écrivain s'évade dans le mythe de la rencontre où les aspirations profondes se satisfont.

Que cela s'appelle désir, amour, arcanes du rêve, fête érotique, enfantement, adhésion à l'étrangeté de l'oubli de soi, pour mieux réapparaître, tout cela s'écrit dans des pages vertigineuses de beauté. « *Replis de la nuit, replis du corps, replis de l'âme, la main les brassait dans son désir et, comme au commencement de la création, la lumière pointait, le temps était divisé, l'espace prenait forme, la vie s'insinuait dans les failles.* »

La Hollande

Il y a quelque chose de Marguerite Yourcenar dans cette évocation. Le paysage, sans doute, qui donne aux plaisirs secrets d'Hendrickje, femme du peuple, un supplément de magie, de sorcellerie. La guerre aussi, et les conflits omniprésents, le protestantisme, dont l'écrivain fouille les interdits et les aspects cachés. Les étoiles, enfin, qui ouvrent les coins reculés du pays sur l'éternité.

Rembrandt a perdu Saskia, la précédente ; enfermé Geertje, la première ; la peste a mangé ses enfants. Hen-



DOMAINE PUBLIC

Un des portraits de Hendrickje Stoffels peint par Rembrandt. Huile sur toile, autour de 1656.

drickje entre en majesté, telle une reine de l'Art qui la métamorphose. Le Maître se prend pour le Minotaure, tel un Picasso démesuré dans un autre siècle. Cela donne *Pasiphaé*, une toile refusée et interdite, parmi d'autres de la même main ; elle fut mise aux enchères auprès d'un marchand d'épices lorsque le peintre fit faillite, en 1656. Or la maison qui l'accueillit brûla.

Ce merveilleux roman aux allures d'essai-voyage dans l'espace et le temps, avec une qualité d'ivresse qui lui fait rejoindre d'autres figures épanouies des arts visuels, telles *Beata Beatrix* de Rossetti, les *Yeux clos* de Redon et *Mademoiselle Rose* de Delacroix. Titus et Cornelia, enfants des amants. Rembrandt peint la richesse que le quotidien leur refuse, quand à quatre ils campent dans une

pièce unique. Le combat est perdu d'avance, mais ses œuvres revues sous cet éclairage gagnent une éternelle bonté.

Collaboratrice
Le Devoir

BETHSABÉE

AU CLAIR COMME À L'OBSCUR
Claude Louis-Combet
Éditions Corti
Paris, 2015, 182 pages

JOURNAL

Crépuscule et adieux

Gabriel Matzneff, dans son journal, se fait témoin de son propre déclin

CHRISTIAN DESMEULES

« Je plains les gens qui ne tiennent pas leur journal intime, ils n'ont aucune conscience de ce qu'ils vivent, de ce qu'ils ont vécu. Ce sont des ectoplasmes. »

Provocateur, libertin religieux, dandy stoïque, Gabriel Matzneff connaît bien la solitude qu'engendrent les opinions tranchées. Sa vie sexuelle et amoureuse, en outre, distille depuis longtemps une odeur de soufre et de rose.

En témoigne son *Carnet noir*, titre qui englobe les tomes parus et encore à paraître de son journal intime qu'il a tenu quasi religieusement de 1953 à 2008 — *Mes amours décomposés*, *Les soleils révolus* ou *La prunelle de mes yeux*. Esthète fini, viveur, longtemps

« C'est l'art, et l'art seul, qui justifie les pires erreurs, les pires extravagances, les pires péchés »

Extrait de *Mais la musique soudain s'est tue*

amateur d'adolescents (penchants dont son œuvre témoigne en long et en large), sa sincérité pour le moins ostentatoire lui vaut encore quelques haines féroces.

Mais à 78 ans, l'auteur d'*Ivre du vin perdu* tient le journal de son « crépuscule », hanté par son propre déclin, suffisamment pour caresser à répétition l'idée du suicide. Ce qui n'empêche pas ce disciple de Schopenhauer d'écrire son

bonheur d'exister, malgré tout, et de chérir sa solitude.

Les problèmes de santé et la précarité financière ne l'empêchent pas de se rendre aussitôt que possible en Italie. Et Venise, Rome ou Naples lui sont autant d'occasions de claquer son fric en beauté, comme s'il allait mourir demain. Ce qu'il fera peut-être d'ailleurs (« *Je préfère les cimetières aux hôpitaux* », confie-t-il sans surprise).

Né à Neuilly-sur-Seine en 1936 au sein de l'immigration russe, ami de Montherlant, de Cioran, d'Hergé, immergé depuis toujours dans l'Antiquité romaine et l'orthodoxie chrétienne, ce « *vieux clochard* », comme il se décrit parfois lui-même, reste encore bien entouré de présence féminine.

Un peu ronronnant et dépourvu de fulgurances, traversé d'un bout à l'autre par la lassitude de vivre, *Mais la musique soudain s'est tue* nous offre le spectacle terrifiant mais encore digne d'un viveur rattrapé par l'implacable loi du temps. Terre non pas face à la mort, mais devant le déclin et la perspective de ne plus être soi. Impossible de ne pas

être touché par ces frémissements — qui seront bientôt les nôtres —, quoi que l'on puisse penser de l'homme.

« Je suis une chose, mon œuvre en est une autre », écrit Nietzsche dans *Ecce Homo*. Pour Matzneff, le même principe est à l'œuvre : « *C'est l'art, et l'art seul, qui justifie les pires erreurs, les pires extravagances, les pires péchés.* » Ne l'oublions jamais.

Collaborateur
Le Devoir

MAIS LA MUSIQUE SOUDAIN S'EST TUE
JOURNAL 2009-2013
Gabriel Matzneff
Gallimard
Paris, 2015, 528 pages

ÉCOCRITIQUE

SUITE DE LA PAGE F 1

d'un Jacques Godbout qui se serait déjà vanté d'avoir « écrit le premier roman écologique québécois », dans *Nikolski* encore, dans *Champagne* (2008) de Monique Proulx et dans certains Yves Thériault. « *Au Québec, les premières questions environnementales sont éclipsées par les questions nationale et identitaire. En 1960-1970, c'est encore très lié* », rappelle Mariève Isabel. Avec la crise du pétrole, la peur du nu-

cléaire, la guerre froide, ces questions se scinderont. « *Mais elles vont accentuer le discours catastrophiste qui dit que la culture québécoise est menacée de disparition : là, on ajoute que la Terre est menacée...* »

Intelligence et vie artificielles

La dernière façon dont la nature croît dans notre imaginaire littéraire, c'est en poussant comme un pissenlit entre

les failles du bitume, en abordant les espaces transformés, les milieux artificiels, la robotisation et la mondialisation. Comme dans *L'hiver de force* (1973) de Réjean Ducharme, où les personnages se promènent dans la ville, *La flore laurentienne* sous le bras, sans idéaliser la nature mais en la traquant là où elle résiste. On la trouve ainsi aussi chez Gabrielle Roy (*Bonheur d'occasion*, Alexandre Chenevert, *Fragiles lumières de la terre*, 1945, 1954, 1978) ou chez André Langevin (*Poussière sur la ville*, 1954).

Le nouveau greffon du re-

gard écocritique pousse maintenant en se posant sur les œuvres de science-fiction, les dystopies d'une ère sans nature. Comme dans *Quatre Montréalais en l'an 3000* (1962) de Suzanne Martel, où des rescapés d'un Montréal devenu toxique vivent réfugiés dans un réseau souterrain. Ou dans *Sous béton* de Karoline Georges (2011), où plus rien, sinon de toutes petites graines de dissidence, ne pousse.

La préoccupation environnementale, prédit Mariève Isabel, ne pourra que s'épanouir davantage dans nos romans. Pour elle, l'écocritique

« est une manière de croire que la culture influence nos valeurs, qu'il y a relation à double sens — le monde est influencé par les arts ; les arts influencent le monde. Il n'y aura pas, je crois, de solution toute prête qui va apparaître dans un roman, mais peut-être qu'on va mieux comprendre notre monde. Et le but de la critique, c'est toujours de faire apparaître de nouvelles interrogations qui sont dans les œuvres et qui témoignent du changement de notre relation au monde. »

Le Devoir

POLAR

Pas de sang ici, pas de violence

Donna Leon signe la 25^e enquête de Brunetti

MICHEL BÉLAIR

C'est presque l'automne à Venise au moment où s'amorce cette 25^e enquête du commissaire Guido Brunetti. Un calme relatif se réinstalle sur la Sérénissime alors que les touristes se font moins nombreux, et les Brunetti savourent les bonheurs simples de la vie de famille. Le commissaire et sa femme Paola ont de plus en plus de temps à eux maintenant que les enfants, Raffi et Chiara, sont devenus grands. Assez du moins pour remarquer le décès du « *garçon qui ne parlait pas* » qui « *travaillait* » à la blanchisserie de leur quartier.

Paola est bouleversée par la tristesse et l'espèce d'anonymat et de non-vie entourant le jeune homme dont elle ne connaît même pas le nom ; à peine a-t-elle appris comme tout le monde qu'il était sourd et, semble-t-il, un peu attardé. Touché lui aussi, Brunetti essaie alors d'en savoir plus sur les circonstances du décès. D'autant plus que son patron, le vice-questeur Patta, l'a chargé d'une mission fumeuse visant à protéger la carrière du maire de Venise en s'assurant qu'il ne soit pas éclaboussé par une affaire de corruption...

Vie ordinaire

Le commissaire se met plutôt à fouiller les rapports de police et apprend que le jeune homme est mort étouffé après avoir avalé une quantité importante de somnifères prescrits à sa mère, Ana Cavanella. Il la contacte pour qu'elle identifie officiellement son fils... et découvre une femme froide, dure, calculatrice. Dans le quartier où elle habite depuis toujours ou presque, les gens se font silencieux dès qu'il les aborde ; personne ne la connaît ni ne sait quoi que ce soit sur elle et son fils. Rapidement, Brunetti devine qu'il vient de mettre le pied dans un nid de vipères.

Surprise de taille, il se rend alors compte du fait que Davide Cavanella — c'est le nom de ce mystérieux jeune homme — n'existe pas. Il n'a aucun papier d'identité ni acte de naissance, n'est inscrit nulle part, n'a fréquenté aucune école ni aucun médecin et n'a laissé aucune trace dans quelque administration que ce soit durant toute sa vie. Un fantôme... Une vie de fantôme plutôt, comme il l'apprend en interrogeant sa mère.

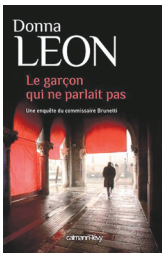
En creusant toujours, il fera bientôt le lien avec une « grande maison » où Ana a travaillé alors qu'elle était jeune, et Brunetti comprendra ce qui unissait le « *garçon qui ne parlait pas* » à la famille du Roi du cuivre. Plus encore, on saisira avec lui pourquoi Davide Cavanella restait muet et quel sordide complot sa mère a mis en place durant toute sa vie dans le but d'assurer ses vieux jours.

On ne vous en dira pas plus... sauf que voilà l'un des livres les plus forts et les plus touchants qu'ait écrits Donna Leone. Il est d'autant plus remarquable qu'elle n'accorde que quelques pages à l'affaire officielle et délicate dont Patta charge Brunetti au départ et que tout le livre se déploie hors cadre, une petite touche de compassion après l'autre. Pas de sang ici, pas de violence, sauf celle de la vie ordinaire. Et un amour profond pour des valeurs comme l'écoute, la présence aux autres et le respect. A déguster lentement.

Collaborateur
Le Devoir

LE GARÇON QUI NE PARLAIT PAS

Donna Leon
Traduit de l'anglais
par Gabriella Zimmermann
Calmann-Lévy
Paris 2015, 285 pages



LIVRES



JOHN MCCONNICO ASSOCIATED PRESS

Dans ce grand roman nordique, un pasteur danois du XVIII^e siècle, missionnaire au Groenland (notre photo), se confronte aux éléments, à lui-même et aux prophètes du fjord de l'Éternité.

De feu et de glace

CHRISTIAN DESMEULES



C'est un roman d'une rare puissance. Ténébreux et exotique, soufflant le chaud et le froid. Kim Leine a construit avec *Les prophètes du fjord de l'Éternité* un univers de silence et de fureur, de scorbute, de sexe et de folie. De solitude. Un grand fracas issu de la rencontre entre deux mondes.

Né en Norvège en 1961, l'écrivain s'est installé à l'âge de dix-sept ans au Danemark avant de partir en 1989 pour le Groenland, où il est resté une quinzaine d'années. Quinze ans qui ont imprégné son roman de l'énergie brute qui anime ces paysages et ces populations nordiques.

Le parcours de cet homme, qui a grandi dans une famille de Témoins de Jéhovah, infirmier de formation avant de devenir écrivain, calque en quelque sorte l'itinéraire géographique et moral qui est au cœur de son quatrième livre, *Les prophètes du fjord de l'Éternité*, pour lequel il a obtenu en 2013 le Grand Prix de littérature du Conseil nordique.

À vingt ans, en 1782, Morten Pedersen quitte son village de Norvège pour aller faire ses études à Copenhague, au Danemark. Curieux de tout, passionné par les sciences naturelles, il souhaiterait étudier la médecine, mais fera plutôt des études de théologie en vue de devenir pasteur, comme le souhaite son père. Ce qui ne l'empêchera pas de fréquenter la faculté de médecine dans ses temps libres, de recueillir les cadavres et de participer à des autopsies. Fasciné par la sexualité, il flâne aussi en voyeur dans les quartiers chauds de la capitale.

Le poids de la liberté

Porté par le vent de liberté qui souffle en cette fin de siècle jusqu'au nord de l'Europe, le jeune homme fait jusque la célèbre formule de Rousseau qui ouvre *Du contrat social*: «*L'homme est né libre et partout il est dans les fers!*»

Si Morten Pedersen, qui opte durant ses études pour le nom de Falck — plus danois —, sent qu'il «*trahit la théologie au profit des sciences naturelles*», il renie aussi son amour pour l'une des filles de l'imprimeur qui lui louait une chambre, rompant leurs fiançailles au nom de sa liberté. Le mariage, la sexualité, l'amour? «*Tout ça ne nous mène nulle part*». Porté par une observation froide et détachée de la nature humaine, l'homme «*se rend compte que tout ce qui se passe, que toutes les décisions qu'il prend s'annulent mutuellement*...»

C'est ainsi qu'après cinq années à Copenhague, Morten signe en 1787 un contrat de dix ans comme pasteur, représentant de la mission évangélique dans une colonie située sur la côte ouest du Groenland — déjà possession du Danemark. Après plusieurs semaines en mer, il débarque à Sukkertoppen — surtout peuplé d'Inuits et de Métis —, en compagnie d'une vache déjà maigre et coiffé d'une perruque poudrée où grouillent depuis longtemps les poux.

Mais six ans plus tard, en 1793, le malheur et l'adversité ont pris le dessus sur cet homme incertain, enlisé dans une profonde crise personnelle et à la merci d'un environnement impitoyable.

L'existence rude du Groenland a ruiné sa santé et sérieusement ébranlé son moral — jusqu'à sa foi qui en a souffert. Devenu «*mélancolique et renfrogné*», il a de graves problèmes de digestion et a perdu la moitié de ses dents et la vue de son œil gauche dans des circonstances presque invraisemblables. «*Existe-t-il un pardon pour le mal que l'on s'inflige à soi-même?*»

«*C'est un pays qui prend beaucoup*». Un pays où la seule qualification pour «*progresser*» et s'enrichir est tout simplement de ne pas mourir.

L'homme et ses doubles

Sur fond de relations tendues avec la couronne danoise — une présence qui se confond avec les intérêts des marchands qui l'incarnent —, de racisme des colons danois, la violence et la mort sont partout. Jusque dans le froid et l'humidité

qui enveloppent les lieux la plus grande partie de l'année. Mais qui brûle aussi d'une sensualité animale. Où rampent la maladie, les meurtres, les viols, l'inceste. Où la nature est plus forte que tout. Plus forte que ses velléités humanistes de Falck, que le pouvoir ou que l'argent.

Mais une petite communauté dissidente, menée par Habakuk et sa femme, Maria Magdalene, résiste aux visées de domination spirituelle et physique. Ce sont les prophètes du fjord de l'Éternité, installés loin des «*Danois fornicateurs et ivrognes*». C'est un Morten en fuite qui ira lâbas avec l'intention de ramener dans le droit chemin ceux qui ont «*succombé à l'ignorance et à l'hérésie*». Il va plutôt se faire avaler. Une fascinante descente aux enfers où les commandements du Décalogue tombent les uns après les autres.

Toute l'histoire de Morten se déroule sous le signe de la dualité. La nature qui s'oppose aux lois des hommes et des anges. Le devoir qui se heurte à la passion. Le conflit ouvert entre les Blancs chrétiens et les «*sauvages*» païens, formé d'attraction et de répulsion. Le cru et le cuit. Le dialogue éternel entre hommes et femmes. Jusqu'au double nom du protagoniste. Chaque page de ce prodigieux roman porte la marque de l'ambivalence.

En explorateur du réel et de l'invisible, Kim Leine a su mélanger le vrai et l'inventé, tout en nourrissant l'histoire du Danemark et du Groenland de sa propre crise existentielle. Roman d'aventures, épopée mystique, chronique coup-de-poing de la rencontre de deux mondes, *Les prophètes du fjord de l'Éternité* est rempli de questions et de visions qui risquent de vous hanter pendant des jours.

Un livre de feu et de glace.

cdesmeules@ledevoir.com

LES PROPHÈTES DU FJORD DE L'ÉTERNITÉ

Kim Leine
Traduit du danois par Alain Gnaedig
Gallimard
Paris, 2015, 560 pages

DIVERSITÉ BIOLOGIQUE

Le vivant à l'épreuve de la crise

RENAUD LUSSIER

La biodiversité mondiale est-elle sur le point de vivre une nouvelle crise majeure? C'est l'une des questions auxquelles tentent de répondre deux scientifiques rattachés au Muséum national d'histoire naturelle de Paris, le géologue Patrick De Wever et Bruno David, spécialiste de l'évolution biologique.

Une longue, très longue histoire de la vie sur la Terre est racontée dans *La biodiversité de crise en crise*, un essai de vulgarisation scientifique qui rappelle, non sans humour, que la biosphère a été marquée par plusieurs «*extinctions en masse*», dont la plus récente est associée à la disparition des dinosaures il y a... 65 millions d'années.

L'analyse de ces grands bouleversements à l'échelle du vivant nous apprend que «*la biodiversité est le produit du changement, pas du statu quo*», et que les périodes de déséquilibre sont suivies par «*une phase de diversité minimale, puis par une phase de récupération lorsque la richesse en espèces augmente de nouveau*». La diversité biologique est donc fille de la crise, mais devons-nous pour autant être encouragés?

Tous, tous les vivants

Même si De Wever et David refusent de se prêter au jeu du scénario catastrophe, les crises ne sont jamais des phénomènes instantanés, la situation actuelle est pour le moins préoccupante, d'autant plus que l'environnement n'est pas le premier souci de l'*Homo sapiens*, cette espèce dominante, arrivée sur le tard et qui «*tend à s'imposer au détriment de toutes les autres*».

Ce sont les effets de ce déséquilibre sur la biodiversité et la vitesse à laquelle ils se produisent qui inquiètent, même s'ils restent pour le moment difficiles à prévoir. Les causes d'une crise sont toujours multiples et le vrai problème repose sur «*les usages que nous faisons de la planète et le sacro-saint principe de la croissance infinie sur une planète finie*».

Tous les êtres vivants doivent être considérés pour mesurer les effets négatifs de cette croissance. Insectes, vers, bactéries et micro-organismes ne sont peut-être pas aussi attendrissants que les pandas géants ou autres espèces emblématiques, mais «*il convient de ne pas perdre de vue que le plus important n'est pas forcément le plus gros*». D'ailleurs, l'homme, faut-il le rappeler, est une espèce parmi d'autres et «*la planète pourrait fort bien se passer de nous, notre ego dut-il en souffrir*».

Collaborateur
Le Devoir

LA BIODIVERSITÉ DE CRISE EN CRISE

Patrick De Wever et Bruno David
Albin Michel
Paris, 2015, 304 pages

LIRE *dé livre*

LARRY TREMBLAY

remporte le prix littéraire des collégiens 2015,

pour son roman

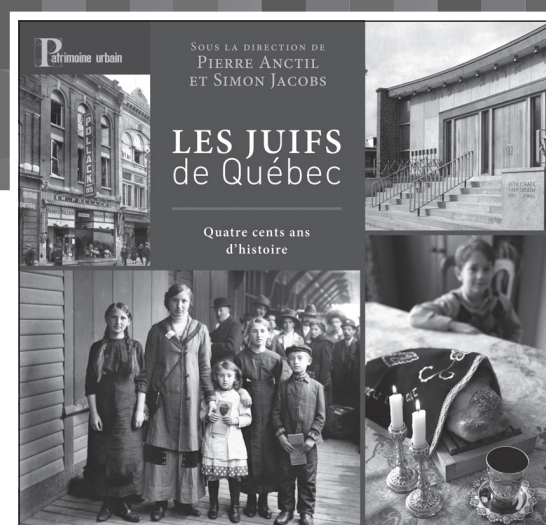
L'ORANGERAIE

publié aux Éditions Alto.

PRIX littéraire DES COLLÉGIENS

prixlitterairedescollégiens.ca

Quatre cents ans d'histoire féconde racontés par des textes et des images d'archives incomparables



LES JUIFS DE QUÉBEC

Quatre cents ans d'histoire

Sous la direction de Pierre Ancil et Simon Jacobs

2015 35\$ PAPIER 25,99\$ PDF



Conseil des arts du Canada
Canada Council for the Arts

PUQ.CA



Presses de l'Université du Québec

On a tous besoin de savoir POUR AGIR



ESSAIS

Jean Larose et les nouveaux barbares

LOUIS CORNELLIER



Du Jean Larose, ça bouscule, ça décape, ça rentre dedans. Essayiste racé qui n'a pas la souveraineté rampante, pamphlétaire de grand style qui cultive jusqu'à la brûlure le souci de l'exigence culturelle, non pas au sens élitiste et bourgeois du terme mais au sens existentiel, le penseur est animé par un esprit furieusement québécois dans sa critique sans compromis du Québec.

Gaston Miron, écrit-il dans un hommage au poète, «ne s'est évidemment jamais rapaillé, mais toujours fendu en quatre pour rester réellement québécois, ce qui exigeait selon lui de poétiser sans la trahir l'aliénation de son peuple écarté de l'histoire». Ce pari, c'est aussi celui de Jean Larose, qui n'a de cesse d'inviter les Québécois de la Révolution tranquille à «se montrer fidèles à un mouvement inachevé et [à] tenter — en aggravant un conflit qui couve depuis toujours — de remplir la promesse que s'étaient faite certains de leurs ancêtres de s'épanouir un jour ici nationalement en français».

Larose se fait rare. Ses *Essais de littérature appliquée* ne constituent que son quatrième recueil — il a aussi publié deux romans — en presque trente ans. L'homme préfère la densité à la profusion. On ne lit pas ses textes en ayant l'esprit vagabond. Dans ce recueil, Larose monte à l'assaut de «la contre-culture de consommation» qui, dans les années récentes, est parvenue à «triompher de façon décisive de la "grande culture" associée à l'humanisme moderne», phénomène qui s'est accompagné de «la dévaluation de l'écrit et de la parole réfléchie».

Cette nouvelle barbarie n'est pas sans lien avec la déroutante du mouvement indépendantiste québécois, dont l'élan s'est dégradé «en langue de bois souverainiste». «Le Parti québécois, explique Larose, n'a pas compris que le succès du mouvement qu'il incarnait dépendait de sa fidélité à la tradition qui liait, dans le mouvement vers l'indépendance nationale, une langue de culture et l'humanisme moderne.»

Ce n'est pas l'actuelle course à la chefferie du parti qui nous convaincra qu'une re-



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

«On croit apparemment que l'humanité est héréditaire», se désole Larose.

naissance en ce sens s'annonce. On y cherche, en effet, le sens de l'histoire, le souci de la tradition culturelle, une pensée, quoi, et on n'y trouve que des slogans. En entretien téléphonique, Larose refuse de se dire désespéré — «ce n'est pas dans ma nature», confie-t-il —, mais il reconnaît un profond scepticisme.

Contre-culture

Dans un éloge qu'il consacre au poète et essayiste Paul Chamberland, Larose retrace la genèse de la nouvelle barbarie qu'il pourfend. Hier, écrit-il, les barbares, poètes, comme Rimbaud, s'élevaient, au nom d'une culture libératrice, «contre la morne insignifiance du conformisme bourgeois». Or, le marché est passé par là et a tout récupéré à son compte. La contre-culture antibourgeoise est devenue une «contre-culture de consommation», qui a rejeté toute la culture, sauf celle qui s'inscrit dans une logique industrielle, dans la poubelle de l'humanité.

«La dissidence historique de l'art et de la littérature modernes, constate Larose, aboutit ainsi au conformisme rebelle [...]. Le marché fait passer son hégémonie pour un progrès démocratique vers l'altérité, alors qu'il efface partout les différences culturelles et populaires pour tout refaire à sa ressemblance.»

L'insoumission et la subversion, aujourd'hui, celles

des nouveaux barbares, s'expriment dans un «y'a rien là» généralisé, qui remplace la loi morale et l'autorité culturelle, tout en assimilant l'héritage culturel à une contrainte. Le jeune barbare Chamberland voulait la culture libératrice. Il se retrouve aujourd'hui, par fidélité à son élan initial, forcé de lutter contre une époque qui veut se libérer de la culture. Transmettre cette dernière est désormais considéré comme une atteinte à la liberté. «On croit apparemment que l'humanité est héréditaire», se désole Larose.

Retrouver la honte

La tendance est occidentale, voire mondiale, et le Québec n'y échappe pas. Le projet indépendantiste, tout entier animé, dans ses fondements, par un souci culturel, se trouve ainsi frappé de plein fouet. «Le Canadien français», écrit Larose dans une des éblouissantes formules assassines dont il a le secret, «était un épais complexe; le Québécois est un épais sans complexe.» Se croyant libéré de la morale, de la religion, de la culture, du français, même, il n'a plus honte de ne pas vivre dans une nation souveraine — honte de cette aliénation collective et individuelle qui blessait si profondément un Pierre Falardeau — parce que le sens de

l'existence humaine, de la solidarité collective et de la culture antérieure, d'un héritage à conquérir pour le transformer en un élan de libération, ne l'intéresse plus. «Pourquoi la souveraineté, résume Larose, quand le fun suffit?»

Larose n'a pas de solutions toutes faites à proposer pour contrer cette débandade. Quand son jeune fils lui demande ce qu'est l'appartenance, il lui répond que «c'est quand, par exemple, on se trouve tellement chez soi dans une forêt qu'à l'idée qu'elle va mourir, on a un chagrin immense, comme si on allait mourir soi-même». Comment sauver le Québec, lui offrir la chance d'une renaissance? Peut-être, répond l'essayiste, par «un retour massif à la poésie dans l'éducation, les médias, la politique, l'aménagement du territoire, la religion même... Qui sait, elle nous rendrait peut-être la honte».

Larose évoque souvent, au passage, un certain «génie québécois», singulier, caractérisé par une «beauté exorbitante», mais en panne de confirmation. Dans ce livre, ce génie est souverain.

louisco@sympatico.ca

ESSAIS DE LITTÉRATURE APPLIQUÉE

Jean Larose
Boréal
Montréal, 2015, 152 pages

LA VITRINE

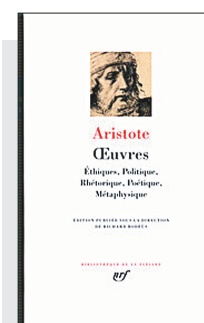


GÉOPOÉTIQUE

PETITE GÉOGRAPHIE DE LA FUITE
ESSAI DE GÉOPOÉTIQUE
Thierry Pardo
Éditions du Passage
Montréal, 2015, 64 pages

«Partir n'est pas un acte de raison.» Que ce soit pour remettre en cause le système, en quête de rédemption ou d'illumination, Thierry Pardo, spécialiste des solutions de remplacement éducatives, né en 1970, nous invite à «redéfinir notre panorama intérieur». Il dresse ici une typologie où se rencontrent le déserteur (forcément associé au... désert), le pirate, l'exilé volontaire et l'ermite. Une posture libertaire qui manque de concret, de sable et d'air marin. Après tout, la «géographie faite de chiffres et de cartes n'a pour but que de sécuriser l'humanité dans son besoin de contrôle». A coup de sophismes posés dans un bel écrin de papier, dans une prose gonflée de romantisme et de fantasmes de grands départs — à la fois opaque et éthérée —, l'auteur de *Petite géographie de la fuite* y fait surtout la preuve qu'il est possible de prendre l'expression «pelleter des nuages» au pied de la lettre.

Christian Desmeules

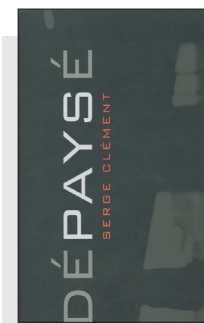


ANTHOLOGIE

ARISTOTE. ŒUVRES ÉTHIQUES, POLITIQUES, RHÉTORIQUES, POÉTIQUES, MÉTAPHYSIQUES
Sous la direction de Richard Bodéüs
Gallimard
Paris, 2014, 1622 pages

Longtemps surnommé «le philosophe» tant il représentait une figure centrale de la pensée dans le monde occidental, Aristote vient de faire son entrée dans la collection «La Pléiade». Dirigé par le professeur à l'Université de Montréal Richard Bodéüs, ce premier tome rassemble les traités consacrés aux «affaires humaines», comme l'éthique, la politique et la métaphysique. Ces traductions inédites, à la seule exception de l'*Éthique à Nicomaque* ici révisée, sont le fruit d'un travail colossal qui a entre autres comme objectif de rendre le texte accessible tout en tenant compte des recherches récentes portant sur l'une des œuvres les plus lues, les plus commentées et les plus discutées de la philosophie ancienne. «Tous les hommes par nature désirent savoir», peut-on lire dans l'ouverture de la *Métaphysique*, et le lecteur moderne avide de réflexions sur le bonheur, l'amitié, la justice, la vie en société et la science ne peut qu'être frappé par la diversité et l'universalité des questions posées par le philosophe que l'on redécouvre dans cette importante édition.

Renaud Lussier



PHOTOGRAPHIE

DÉPAYÉ
Serge Clément
Kehrer
Paris, 2014, 192 pages

Photographe lyrique indissociable du noir et blanc, Serge Clément exposait à Paris, à l'automne, 50 clichés jamais montrés, tirés de 40 ans de pratique artistique. Le catalogue qui découle de cette expo, *Dépayé*, est un objet bien à part. Zéro texte, zéro description. Comme dans le précédent livre de Clément (*Courants contre-courants*, Marval, 2007), la place est tout à la photo. Chaque image couvre l'entièreté de la page, comme si elle devait se poursuivre au-delà de l'imprimé. Le motif de la surface, mur ou vitre, opaque ou transparent, y gagne en importance, accentuant l'idée de la distance avec le sujet, de ce dépaysement évoqué par le titre. Les thèmes abordés, eux, sont multiples: scènes urbaines surtout, hiver comme été, détail d'une ombre ou d'un reflet, avec un penchant pour la vie nocturne. Partout où Serge Clément peut, le mieux, exploiter les contrastes de lumière.

Jérôme Delgado

ÉCOLOGIE

Des esclaves énergétiques ?

Andrew Nikiforuk prône un retour à la sagesse contre la crise écologique

MICHEL LAPIERRE

Il peut paraître saugrenu d'affirmer qu'à «l'ancienne énergie des esclaves humains» s'est substituée «une nouvelle forme de servitude, alimentée par les combustibles fossiles». Voilà pourtant la thèse qu'Andrew Nikiforuk soutient avec brio dans *L'énergie des esclaves*. L'urgence morale de



PLANÈTE VERTE

mettre fin au règne honteux du pétrole, le journaliste et essayiste canadien anglophone ne la compare qu'à celle, jadis, d'abolir l'esclavage.

En plus de s'appuyer sur la raison, ce parallèle frappe l'imagination comme au théâtre. D'ailleurs, le dramaturge québécois Dominic Champagne, sensible à la tragédie traitée dans le livre, signe la préface de l'édition française pour rappeler, à titre de militant environnementaliste, que la prospérité pétrolière «est un mirage» et que «notre monde carbure au poison même qui le mène à sa perte». Nikiforuk est conscient

«On pourrait commencer par une méditation sur les mots de Léon Tolstoï: "Vous parlez d'énergie? Elle a pour base l'amour et l'amour ne se donne pas à volonté"»

Extrait de *L'énergie des esclaves*

que «la plupart des gens ne voient pas le pétrole comme du carburant pour esclaves énergétiques». Mais l'ère de l'or noir, commencée par l'exploitation industrielle de celui-ci aux États-Unis, dès la seconde moitié du XIX^e siècle et illustrée par John D. Rockefeller, premier milliardaire de l'histoire, a permis aux Nord-Américains, explique-t-il, de succéder aux maîtres d'autrefois en rendant leurs esclaves invisibles.

S'affranchir

Par un colonialisme subtil qui s'est transformé en partenariat, sinon en concurrence, les États-Unis ont répandu à travers le monde, du Venezuela à l'Arabie saoudite, le

forage pétrolier afin de satisfaire leurs besoins. Plus tard, le Canada s'est imposé sur la scène du capitalisme international grâce aux sables bitumineux de l'Alberta, ce succédané du pétrole conventionnel.

Inventée par l'architecte et philosophe américain Richard Buckminster Fuller en 1940, l'expression «esclave énergétique» permet à Nikiforuk de donner aux arguments scientifiques des écologistes une portée morale. Fuller estimait que le charbon et le pétrole avaient fourni 39 esclaves énergétiques à chaque citoyen des États-Unis. On imagine, extrapole l'essayiste canadien, à quel point les Nord-Américains actuels contribuent à la

pollution atmosphérique, ne serait-ce que par la combustion de l'essence de leur auto.

En envisageant les problèmes de manière aussi générale, il en vient, à la lumière de savantes recherches, à douter qu'une utilisation massive des énergies éolienne et solaire puisse satisfaire l'appétit du capitalisme et ne pas causer des bouleversements climatiques, différents de ceux dont le pétrole est responsable mais inquiétants eux aussi. Nikiforuk s'inspire des traditions spirituelles de l'humanité pour proposer la seule solution à la crise écologique: l'exploitation des énergies, même des nouvelles, avec beaucoup de sobriété.

C'est dire qu'une vision du monde inédite devra révolutionner la vie de tous les jours.

Collaborateur
Le Devoir

L'ÉNERGIE DES ESCLAVES
LE PÉTROLE ET LA NOUVELLE SERVITUDE
Andrew Nikiforuk
Traduit de l'anglais
par Hugo Hardy
Écosociété
Montréal, 2015, 280 pages

LANCEMENT-TABLE RONDE-PROJECTION



23 AVRIL 2015 17 h

AU BAR SALON
CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE